

# DE L'ARCHÉOLOGIE TOURISTIQUE A L'ARCHÉOLOGIE SCIENTIFIQUE. L'ARCHÉOLOGIE EN ASIE CENTRALE. DE LA CONQUÊTE RUSSE DU TURKESTAN A L'AUBE DE L'ÉPOQUE SOVIETIQUE : LA "NON- ARCHÉOLOGIE" OCCIDENTALE ?

Svetlana Gorshenina  
Université de Lausanne

## RÉSUMÉ

*Dans cette région, l'une des plus sporadiquement accessibles pour les Occidentaux, l'archéologie débute timidement au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais ce n'est que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que la région resurgit dans la conscience occidentale. La partie septentrionale réapparaît grâce à la conquête russe, alors que la partie méridionale entre d'abord surtout en contact avec l'Empire britannique présent en Inde, avant de s'ouvrir progressivement au reste du monde. L'archéologie prend allure avec les premières démarches des voyageurs-érudits, parmi lesquels figurent diplomates, amateurs, savants, collectionneurs et antiquaires tant russes qu'occidentaux. Les études de ces précurseurs constituent une première étape de l'histoire de l'archéologie moderne, qui ne commence véritablement que dans les années 1890. Dès lors, l'histoire de l'archéologie en Asie centrale (les Turkestans russe et chinois, l'Afghanistan) est articulée autour des écoles russo-soviétique, centre-asiatiques, française, allemande, américaine, italienne et japonaise, etc. Pourtant, l'essor des écoles occidentales dans la région ex-soviétique devient plus visible à partir des années 1980. Dans ce contexte on peut se demander, pourquoi les écoles occidentales d'archéologie centre-asiatique n'ont pas été formées au XIX<sup>e</sup> – début XX<sup>e</sup> siècle au Turkestan russe, bien qu'il y ait eu des archéologues illustres parmi les voyageurs en Asie centrale ? La communication va tenter de résoudre cette question en tenant compte du fait qu'en Asie centrale l'impact de chaque école scientifique est proportionnel au résultat du grand partage du monde au XIX<sup>e</sup> siècle, pendant lequel, au hasard des politiques coloniales, chaque école a reçu et conservé son propre domaine de recherche. Dans cette perspective les aspects suivants seront éclairés : la présence des étrangers en Asie centrale, leur statut au Turkestan russe, le système de contrôle des voyageurs, la défense faite aux étrangers de fouiller, leurs premières fouilles et leurs méthodes, leurs relations avec les archéologues russes, l'exportation des collections turkestanaises en Europe et en Amérique.*

## ABSTRACT

*Central Asia has for a long time given a very sporadically access to western travellers. After some approaches during the XVIII<sup>th</sup> century, the real awakening of the Occidental knowledge about the region does not really happen before the second half of the XIX<sup>th</sup> century. Meanwhile the southern part of Central Asia enters in contact with the British Empire already present in India, the northern part reappears progressively to the external world through the Russian conquest. In the same time, archaeology begins there to be one of the activities of learned travellers, among which are Russian as well as west-European diplomats, amateurs, scientists, collectors or antique-dealers. The studies of these forerunners constitute the first step of the modern archaeology in the region (the Russian and Chinese Turkestan, and Afghanistan), distributed between various schools, as, for instance, the Russian-Soviet, the French, the German, the American, the Italian or the Japanese ones. However, the activities of the occidental schools in the Soviet area do not begin their expansion before the 1980s, when the Perestroika offers the possibilities of inviting the first foreign expeditions. Although we know that renowned archaeologists have been present in the Russian Turkestan at the turning of the XIX<sup>th</sup>-XX<sup>th</sup> centuries, why this science has not until recently been developed in the occidental universities and research centers? As is discussed in this paper, the sharing of the scientific schools is proportional to the general partition of the world in the XIX<sup>th</sup> century, every colonial politics promoting and reserving for itself its own scientific domain related to the controlled area. The following aspects are here illustrated: the presence of the foreigners in Central Asia, their status in the Russian Turkestan, the system of control of the travellers, the law prohibiting to them to make excavations, their first excavations and methods, the relations with the Russian archaeologists, the export of Turkestanian collections towards Europe and America.*

## MOTS-CLEFS

*Turkestan russe, épistémologie, histoire, archéologie, colonialisme, voyageurs européens, méthode de fouille archéologique, collections d'antiquité*

Dans cette partie du monde, l'une des plus sporadiquement accessibles aux Occidentaux, l'archéologie débute timidement au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mais ce n'est que dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle que la région resurgit dans la conscience occidentale. La partie septentrionale réapparaît grâce à la conquête russe, alors que la partie méridionale entre d'abord surtout en contact avec l'Empire britannique présent en Inde, avant de s'ouvrir progressivement au reste du monde.

L'archéologie commence son développement avec les premières démarches des voyageurs-érudits, parmi lesquels figurent diplomates, amateurs, savants, collectionneurs et antiquaires tant russes qu'occidentaux. Les études de ces précurseurs constituent une première étape de l'histoire de l'archéologie moderne, qui ne commence véritablement que dans les années 1890. Dès lors, l'histoire de l'archéologie centre-asiatique (dans les Turkestans russe et chinois, en Afghanistan) est articulée autour des écoles russo-soviétique, centre-asiatiques française, allemande, américaine, italienne, japonaise, etc. Il faut attendre les années 1980 pour que l'essor des écoles occidentales dans la région ex-soviétique devienne plus visible. Dans ce contexte, on peut se demander pourquoi les écoles occidentales d'archéologie centre-asiatique n'ont pas pu se former au Turkestan russe au XIX<sup>e</sup> - début du XX<sup>e</sup> siècle, alors qu'il y avait d'illustres archéologues parmi les voyageurs en Asie centrale.

L'étude va tenter de résoudre cette question de "non-archéologie" occidentale en Asie centrale en tenant compte du fait qu'en Asie centrale l'impact de chaque école scientifique est proportionnel au résultat du grand partage du monde lors du *Great Game* au cours duquel, au hasard des politiques coloniales, chaque école a reçu et conservé son propre domaine de recherche. Dans cette perspective les aspects suivants sont importants : la présence des étrangers en Asie centrale, leur statut au Turkestan russe, le système de contrôle des voyageurs, la défense faite aux étrangers de fouiller, leurs premières fouilles et leurs méthodes, leurs relations avec les archéologues russes, l'exportation des collections turkestanaises en Europe et en Amérique.

## 1. PRESENCE DES ETRANGERS EN ASIE CENTRALE

Est-il possible que l'absence d'une archéologie occidentale en Asie centrale russe soit explicable par la fermeture du Turkestan aux étrangers? Contrairement à une opinion largement répandue sur la "non-présence" des Occidentaux en Asie centrale, les études récentes montrent que le Turkestan russe, même s'il a été loin d'être un eldorado touristique comme l'Italie ou les Indes britanniques, a été une région suffisamment ouverte<sup>1</sup>. Il est impossible d'évaluer les pourcentages exacts de voyageurs occidentaux au Turkestan russe, car la liste des personnes qui ont visité ce pays ne pourra jamais être achevée et ne peut, de ce fait, pas constituer un véritable sujet de recherche, mais on peut dresser quelques grands traits de la situation statistique.

Les principales données dont on dispose sont des chiffres généraux établis sur la base des archives de l'émirat de Boukhara intitulés "Avis sur les visites à Boukhara et

<sup>1</sup> S. Gorshenina, *Explorateurs en Asie centrale. Voyageurs et aventuriers de Marco Polo à Ella Maillart*, Genève, Olizane, 2003.

les possessions centre-asiatiques de citoyens étrangers” et “Sur l’autorisation d’entrée au Turkestan et dans le district de la Transcaspienne, et sur la remise de certificats d’autorisation aux étrangers”. D’après ces documents, on note que 260 voyageurs ont visité Boukhara entre 1890 à 1898, soit, dans l’ordre décroissant, 75 Anglais, 70 Allemands, 57 Français, 24 Austro-Hongrois, 15 Américains, 7 Danois, 4 Belges, 4 Italiens, 3 Suisses, 1 Espagnol.

Pour compléter ce tableau, on peut également citer le résultat des recherches que les chercheurs soviétiques A.M. Matveev et G.B. Nikol’skaja ont entreprises pour le recensement de la population du Turkestan russe vers le tournant du XIXe au XXe siècle<sup>2</sup>. Dans le Turkestan russe et dans les khanats de Boukhara et de Khiva, 17’710 occidentaux sont recensés pour la période 1905-1907 et 18’220-20’220 entre mars et septembre 1917. Les prisonniers de guerre austro-hongrois et allemands constituent une catégorie à part pendant la Première Guerre mondiale, mais leur nombre varie fortement d’une publication à l’autre : sur 150’000 ou 350’000 personnes le nombre de celles qui sont mortes varient entre 45’000 et 162’000<sup>3</sup>.

En règle générale, le gouvernement russe affiche une attitude positive à l’égard des Occidentaux, surtout envers ceux qui rêvent de faire fortune en Orient dans n’importe quel domaine. En effet, on constate que les Occidentaux sont représentés par toutes les couches sociales, du couturier, au propriétaire d’hôtel, du médecin, du paysan ou de l’ouvrier aux militaires. En revanche, l’administration fait la différence, surtout pendant la Première Guerre mondiale, entre les Français, les Suisses, les Italiens et les Slaves, toujours bienvenus, et les Allemands et Austro-Hongrois dont la présence fait problème pour des causes d’espionnage. Entre 1914 et 1916 l’administration provinciale essaie de les expulser hors du territoire du Turkestan, tantôt en Russie, tantôt dans des régions non peuplées, en séquestrant leurs comptes en banque ou leurs biens immobiliers<sup>4</sup>. Par la suite, alors déjà qu’elle a toujours été une région d’accès difficile en raison des circonstances politiques et des conditions naturelles et qu’elle n’a connu qu’une courte période d’ouverture après sa conquête par la Russie tsariste, l’Asie centrale se replie sur elle-même dès l’instauration du régime soviétique. En 1918 déjà, seules quarante personnes figurent encore dans la liste des membres de la Société des étrangers fondée au Turkestan<sup>5</sup>. De même, le nombre des anciens prisonniers de guerre enregistrés en juillet 1918 n’est que de 24’284, parmi lesquels 13’085 travaillent dans les entreprises soviétiques<sup>6</sup>. En 1926, un recensement général de la population permet d’évaluer les chiffres généraux de la présence étrangère neuf ans après la Révolution à

<sup>2</sup> A.M. Matveev, *Uchastie zarubezhnyx vyhodcev v ekonomicheskoi i social’no-politicheskoi zhizni dorevoljucionnogo i sovetskogo Turkestana (1914-1920)* [Participation des ressortissants étrangers à la vie économique et socio-politique du Turkestan avant et après la Révolution. 1914-1920], Dissertacija doktora nauk, Tashkent, Akademija nauk UzSSR, 1975, p. 71-72.

<sup>3</sup> A.M. Matveev, *Op.cit.*; L.V.S. Blacker, *On secret patrol in high Asia*, with an introduction by Major-General Sir George Younghusband, London, J. Murray, 1922; B.V. Hayit, *Some problems of modern Turkistan history; an analysis of Soviet attacks on the alleged falsifiers of the history of Turkistan*, Düsseldorf, East European Research Institute, 1963; *idem*, *Soviet Russian colonialism and imperialism in Turkistan as an example of the Soviet type of colonialism of an Islamic people in Asia*, [1965?], G. Lenczovsky, *Russia and the West in Iran, 1918-1948*, Ithaca, N.Y., Cornell University press, 1949.

<sup>4</sup> A.M. Matveev, *op. cit.*, p. 76.

<sup>5</sup> Voir Ministère des Affaires Etrangères (Paris); Série: Asie, 1918-1940; Sous-série: Russie d’Asie; Volume: 39; page 18.

<sup>6</sup> A.M. Matveev, *op. cit.*, p. 76.

moins de dix mille personnes. En revanche, le recensement de 1939 n'enregistre plus aucun étranger<sup>7</sup>.

La période plus récente, marquée par la réouverture de l'Asie centrale, débute avec la chute du rideau de fer dans les années 1980. Après une longue rupture, les savants occidentaux retrouvent, comme d'ailleurs toutes les autres formes de collaboration internationale, la possibilité de se rendre sur le terrain. Mais cette étape correspond déjà à un autre niveau d'approche scientifique et à un autre équilibre des forces intellectuelles dans le domaine de l'orientalisme<sup>8</sup>.

## 2. POURQUOI LE TURKESTAN RUSSE OU LES BUTS DE VOYAGES

Sans avoir été au cours du XIX<sup>e</sup> siècle la partie du monde la plus séduisante, ni un lieu de détente banal pour touristes oisifs et flâneurs, ni un objet de recherche privilégié pour les scientifiques, le Turkestan russe reste comme auparavant une zone marginale pour les Occidentaux, sans doute à cause de sa position, trop "au milieu du monde". Celui qui désire voir l'Asie sans renoncer à son confort se rend à Moscou et à Saint-Petersbourg, car pour la majorité des Occidentaux l'Orient commence en Russie. D'autres voyageurs, à la recherche d'un exotisme véritable, de sensations profondes et de découvertes extraordinaires, se précipitent soit vers la Haute Asie (le Pamir, le Karakorum, l'Himalaya et le Tibet)<sup>9</sup>, soit vers l'Extrême-Orient, notamment le Turkestan chinois et la Mongolie, soit vers les zones frontalières de la Perse, de l'Afghanistan ou de l'Inde. Les archéologues, quant à eux, sont séduits par le Turkestan chinois où naît la "chasse" aux manuscrits et aux fresques ou peintures murales anciennes<sup>10</sup>. A peine ouvert au public occidental, le Turkestan russe commence à sembler trop connu. Et, par conséquent, ne peut échapper à sa définition de zone de passage: il n'est que le point de départ de la majorité de missions et la plupart des voyageurs ne voient ce territoire que comme lieu de transit, tant pour l'aller que pour le retour.

De même, les itinéraires qui s'avancent vers le Turkestan occidental depuis le Nord ou le Sud ont fini par former des schémas élaborés, mais presque uniques. Si la conquête militaire du Turkestan se produit par le nord, à partir de l'Oural et d'Orenbourg, c'est le chemin de fer<sup>11</sup> qui, depuis la Caspienne à l'ouest, rend la région

<sup>7</sup> *Vsesojuznaja perepis' naselenija 1926 goda*, t. XV, Moscou, 1928, p. 8-9. Cit. d'après O. Ata-Mirzaev, B. Gentshke, R. Murtazaeva, *Uzbekistan mnogonacional'nyj: istoriko-demograficeskij aspekt*, Tashkent, Izdatel'stvo Medicinskoj literatury Ibn Sino, 1998, p. 144, 146.

<sup>8</sup> La coopération scientifique dans l'espace post-soviétique est très visible, par exemple, dans le domaine de l'archéologie où des missions étrangères entreprennent des programmes mixtes de longue haleine: S. Gorshenina, C. Rapin, *Les archéologues en Asie centrale: de Kaboul à Samarcande*, Découvertes Gallimard, Paris, 2001.

<sup>9</sup> A. Baud, Ph. Forêt, S. Gorshenina, *La Haute-Asie telle qu'ils l'ont vue. Explorateurs et scientifiques de 1820 à 1940*, Genève, Olizane, 2003.

<sup>10</sup> L'Anglais M.A. Stein (entre 1900 et 1916); les Allemands A. Grünwedel et A. von Le Coq, avec la participation de T. Bartus, G. Huth, H. Pohrt (entre 1902 et 1907); Russes: A. Regel (1879), D. Klementz (1898), les frères Berezovsky (1905), P. Kozlov (1908), S. Oldenburg (1909); le Japonais Otani (1902-1910); le Français P. Pelliot (1906-1909); l'Américain L. Warner (entre 1903 et 1925). P. Hopkirk, *Boudhas et rôdeurs sur la route de la soie*, trad. de l'anglais par Carisse Beaune, Arles, P. Picquier, 1995.

<sup>11</sup> La construction du chemin de fer transcaspien débute en 1880. Le chemin de fer passe d'abord de Mihajlovsk à Kizil-Arvat (le 1er septembre 1881), puis Achkhabad (1885), mais de là le tracé diverge du projet initial. Abandonnant en 1885 la direction de l'Inde à travers le Heri-Roud, les montagnes de Kandahar et Hérat, qui n'est éloignée d'Achkhabad que de 620 km, la voie ferrée s'oriente vers Merv (1886) et, franchissant l'Amou-darya à Tchardjouï, passe par Boukhara (1887) Samarkand (1888),



vraiment accessible à tous, des magnats occidentaux partenaires de sa construction aux touristes les plus paisibles. Or, par la suite, le chemin de fer unifiera les itinéraires centre-asiatiques des voyageurs, dont les mémoires relatant leurs aventures finissent par se ressembler de manière frappante. Quelques-uns seulement, se montrent plus curieux en sortant des sentiers battus et choisissent de s'écarter du tracé du chemin de fer pour emprunter des itinéraires plus particuliers.

Pour avoir une idée de la durée-type du voyage, on peut suivre de près l'itinéraire du voyageur américain William Morris Davis. Parti le 18 avril 1903 de New York, il arrive à Krasnovodsk le 22 mai, en passant par Paris, Constantinople et Tiflis. Entrecoupé de pauses pour visiter d'autres villes, ce voyage prend donc trente-cinq jours. De Krasnovodsk les voyageurs rejoignent Tashkent au bout de deux jours et demi de chemin de fer Transcaspien, par Boukhara et Samarkand. Le chemin de fer semble avoir radicalement réduit les distances: avant la construction du chemin de fer il fallait cinquante à soixante jours de caravane pour aller d'Orenbourg à Tashkent<sup>12</sup> et vingt jours par la caravane régulière pour relier Krasnovodsk à Khiva<sup>13</sup>.

Bien qu'on vienne d'évoquer le statut du Turkestan en termes négatifs comme une terre surtout de passage, on constate toutefois que, pour certains catégories d'Occidentaux, le Turkestan représentait une valeur en soi. Ces étrangers constituent trois groupes: les voyageurs tout court, les résidents au Turkestan russe pour une période de longueur variable, et les naturalisés russes. A quelques exceptions près (J.-A. Castagné, Muller), les intérêts des deux derniers groupes se concentraient dans le domaine du développement de l'industrie et du commerce. Sur les documents d'archives de l'émirat de Boukhara représentatifs pour la situation en Turkestan avec 260 personnes pour 1890-1898, les buts des voyages tout court ne sont pas signalés avec clarté. On peut toutefois constater que le but le plus fréquent est le tourisme, y compris celui de groupes qui peuvent compter plus de trente personnes, avec des écoliers et des étudiants. Ces voyages offrent la possibilité de visiter les villes légendaires de l'Asie centrale avec leurs monuments et leurs marchés, parfois de rencontrer les khans de Boukhara et de Khiva, et, surtout, la possibilité de s'adonner à la chasse exotique, comme on le relève pour cinquante-deux autorisations de voyage. Le commerce et l'industrie (18), ainsi que le prosélytisme (4) sont peu mentionnés, car ils nécessitaient des séjours de longue durée: beaucoup d'initiatives tournent court car le Turkestan est aussi souvent le règne des occasions perdues. Les autres buts avoués sont les voyages à caractère scientifique (41); la majorité des expéditions (28 cas) concernent les sciences de la nature (géologie, géographie, paléontologie, botanique, zoologie) et sont d'habitude généreusement récompensées par divers prix, médailles et titres honorifiques. Seuls treize voyages sont liés aux sciences humaines (linguistique, histoire, archéologie, art, ethnologie), et certains sont mixtes<sup>14</sup>.

---

Tashkent et Krasnovodsk (1894), deuxième étape de ce projet. En 1894 il relie Samarkand à Andijan avec des embranchements vers Tashkent et Nouveau Marguilan et en 1898 Merv à Kouchka. La dernière étape reliant Boukhara à Termez est mise en service en 1916. Voir: Z.K. Akhmedjanova, *K istorii stroitel'stva jeleznykh dorog v Srednej Azii (1880-1917)* [Histoire de la construction des chemins de fer en Asie centrale. 1880-1917], Tashkent, 1965.

<sup>12</sup> S. Becker, *Russia's protectorates in Central Asia: Bukhara and Khiva, 1865-1924*, Cambridge, Harvard University Press, 1968, p. 125.

<sup>13</sup> Cucheval-Clarigny, "L'Asie centrale et le réveil de la question d'Orient", *Revue de deux mondes*, XLVII année, troisième période, t. 21, 1877, p. 423.

<sup>14</sup> Parmi les missions à but mixte combinant les sciences de la nature aux sciences humaines, on peut citer celles d'O. Olufsen, J. Brocherel, F.X. von Schwarz, G. Bonvalot, J.-L. Dutreuil de Rhins, R. Pumpelly, etc. Voir, entre autres exemples typiques les trois expéditions d'Ufjalvy (observation de la flore et de la faune, fouilles archéologiques, études géographiques, urbaines, anthropologiques et

Cependant, pour rendre cette image idyllique du Turkestan ouvert à tous plus réaliste, on peut se demander dans quelle mesure les voyageurs occidentaux ont-ils été libres. Premièrement, on se rappelle qu'avant de se rendre au Turkestan, les Occidentaux doivent, à la différence des ressortissants asiatiques, obtenir dans leur passeport national une autorisation du Ministère russe de la Guerre et du général-gouverneur du Turkestan en personne, car le statut officiel de la région est celui de district militaire. Cette exigence s'explique aussi par le fait que pour l'administration tsariste les observations politiques constituent le but sous-entendu de tous les Occidentaux se rendant au Turkestan. Il n'est pas rare d'ailleurs que des réponses négatives soit données aux demandes de séjour<sup>15</sup>. D'autre part, les généraux-gouverneurs du Turkestan disposaient du droit d'expulser les étrangers de la région. À ces particularités du voyage au Turkestan russe il faut ajouter diverses mesures administratives destinées au contrôle des déplacements. Les restrictions auxquelles les voyageurs sont assez régulièrement soumis se manifestent tout au long du voyage par un contrôle de police secret, par l'obligation de ne circuler que sur le Transcaspien, ou l'interdiction de modifier l'itinéraire prévu au début. Dans certains cas encore plus sévères, il est interdit d'entrer en contact avec la population indigène. Parmi les activités sujettes à limitations, l'archéologie reflète bien la situation générale, comme en font foi les archives boukhariotes, où l'on constate qu'il a été *a priori* interdit à huit personnes de faire des fouilles archéologiques<sup>16</sup> (on observe une situation analogue aussi en Iran et en Afghanistan). Pourtant, en dépit de ces obstacles, beaucoup de voyageurs reçoivent des cartes géographiques et topographiques dressées par l'état-major russe. Des wagons personnels spécialement équipés sont parfois aussi mis à disposition, ainsi que des escortes militaires. Enfin, l'autorisation d'effectuer des fouilles et d'exporter des collections ethnographiques, naturelles ou archéologique a pu aussi être accordée, ainsi que l'exemption de taxes ou des dons d'antiquités à l'adresse des Musées occidentaux<sup>17</sup>.

En résumé, on constate que la découverte de l'Asie centrale russe par le monde occidental a bien débuté avec la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et non avec la période post-soviétique, idée que l'on trouve souvent dans les études politologiques. Les statistiques disponibles montrent que le Turkestan russe n'a pas été hermétiquement fermé aux voyageurs étrangers et que les "mesures drastiques" de l'administration tsariste liées à

---

ethnologiques, 1876-1877, 1879, 1881); J.-L. Dutreuil de Rhins et F. Grenard (géologie, botanique, astronomie, météorologie, histoire, linguistique, géographie, archéologie au Turkestan oriental, 1890-1895); E. Blanc (géographie, flore, faune, hydrodynamique et hydrosystème ancien, archéologie, ethnographie, anthropologie, chemin de fer, cartographie, architecture ancienne, 1890-1892, 1894-1895); P. Gault (ethnographie, sciences naturelles, urbanisme, politique, vers 1890); J. Chaffanjon (géographie, archéologie, anthropologie, ethnographie, zoologie, botanique, géologie, minéralogie, 1894-1895); J.-A. Castagné (archéologie, hydrographie, spéléologie, légendes populaires, chamanisme, monuments funéraires et religieux, politique, 1912-1921).

<sup>15</sup> Plusieurs documents du Ministère des affaires étrangères russe (Département Asiatique) contiennent, en général sous le titre "secret" [*cirkurjarno, sekretno*], des listes de personnes à qui il a été interdit de se rendre en Asie centrale. Leur nombre semble assez important: 878 étrangers pour 1891, 129 étrangers pour février 1892, 324 étrangers pour mai 1893 (parmi eux 15 Allemands, 67 Autrichiens, 109 Roumains, 1 Bulgare, 1 Grec, 134 Turcs). Parmi les personnes expulsées du Turkestan en 1892 on compte 15 Allemands, 45 Autrichiens, 1 Grec. Voir : Archives centrales nationales de l'Ouzbékistan, F. i-3 [FAPB], i. 1, r. 52, f. 36, 79, f. 202; r. 43, f. 22-25, 39-54, 137, 162-169.

<sup>16</sup> Les Allemands G. Merzbacher (1892), "K. Bekk" (1898); les Français L. d'Estaing D'Estampes (1890), G. Chasseloup Laubat (1890); l'Américain "F. Vincent" (1890, 1892), l'Autrichien "Geger" (1890), l'Espagnol "S. Gimenes Ekrikh" (1892), le Suisse Revilliod (1892).

<sup>17</sup> Archives centrales nationales de l'Ouzbékistan : F. i-1 [Administration du général-gouverneur du Turkestan], i. 20, r. 8791, f. 3, 18, 20.

la situation géopolitique ne sont pas responsables de l'absence en Occident au XIX<sup>e</sup> siècle de traditions stables dans le domaine de l'archéologie de l'Asie centrale. D'autre part, il est clair que la variété des caractéristiques socio-professionnelles d'une communauté étrangère dense n'a pas suffi à l'apparition d'une archéologie occidentale dans la région. On peut alors se poser la question autrement : quelle a pu être la place du Turkestan dans le discours scientifique général des orientalistes occidentaux et dans l'intérêt pour l'archéologie centre-asiatique en particulier ?

### 3. LES ECHOS TURKESTANAIS DANS LA PRESSE ET LA LITTÉRATURE ET LA PLACE DU TURKESTAN DANS LES DISCOURS SCIENTIFIQUES OCCIDENTAUX

La littérature consacrée à l'Asie centrale s'enrichit de manière spectaculaire au fur et à mesure de l'avance de la colonisation russe.

D'une part, les mentions relatives au Turkestan entrent progressivement dans les encyclopédies et les dictionnaires<sup>18</sup>, les scientifiques publient leurs cours universitaires<sup>19</sup> et des études pointues, des doctorants soutiennent leurs thèses<sup>20</sup>.

D'autre part, une approche plus populaire se fait à travers les "voyages au Turkestan", récits de pseudo-voyages en général très succincts, qui révèlent l'attitude très colonialiste de leurs auteurs vis-à-vis des populations asiatiques, quelles qu'elles soient. Parmi eux on peut citer les romans de Jules Verne, d'Alexandre Dumas Père, du capitaine Émile-Augustin-Cyprien Danrit, Gustave Le Rouge, Paul d'Ivoi, Carla Maria, etc., qui sans aller visiter l'Asie centrale ont largement inspiré les aventures des voyageurs. Par symétrie, des voyageurs réels tentent de publier des mystifications en combinant leur expérience personnelle à des clichés littéraires (J.B. Fraser), ou proposent leur vécu au public à travers le genre épistolaire (F. Holbrook), sous forme de journal intime (B.B. Moore), ou romanesque à la Kipling (D. Fraser).

Tous sont aidés par les analyses politiques des journaux, d'innombrables articles de la presse populaire, les catalogues d'expositions et de collections privées montrant des Œuvres d'art et d'artisanat centre-asiatiques et des guides de voyage. Comme auparavant, on continue à publier des descriptions de voyages dans lesquelles sont également présents les divers domaines relevant des sciences dures, humaines et sociales, caractéristiques de cette époque où se construit l'image scientifique de la

<sup>18</sup> P. Larousse, *Grand Dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1866-1876; *Dictionnaire de Biographie française*; V. de Saint-Martin, *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle*, Paris, 1885; J. Tonnelier, *Dictionnaire géographique de l'Asie centrale*, Paris, 1869; *Recueil d'itinéraires et de voyages dans l'Asie centrale et l'Extrême-Orient*, Paris, 1878.

<sup>19</sup> Entre autres: L. Cahun, *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols des origines à 1405*, Paris, Colin, 1896; V.V. Bartol'd, "Rec. na knigu: L. Cahun. Vvedenie v istoriju Asii. Turki i mongoly s drevnejshix vremen do 1405 goda, Parizh, 1896" [Compte-rendu du livre de L. Cahun], *Sochinenija*, t. V, Moscou, Izd. vost. lit., 1968, p. 238-252; Ch. Ujfalvy, *Cours complémentaire de géographie et d'histoire de l'Asie centrale et orientale à l'École spéciale des langues orientales vivantes*, leçon d'ouverture, Paris, E. Leroux, 1874; impr. de J. Le Clerc, 1875; Ch. Lenormant, "Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale", cours à la Faculté des Lettres, RDM, 15 novembre 1837. Voir aussi les publications de Ch. Schefer: Mir Abdoul Kerim Boukhary, *Histoire de l'Asie centrale (Afghanistan, Boukhara, Khiva, Khoqand)*, trad. par Ch. Schefer, Paris, E. Leroux, 1876 (*Publications de l'École des langues orientales vivantes*, 1<sup>ère</sup> s., 1-2). Mohammed Nerchakhy, *Description topographique et historique de Boukhara*, texte persan publié par Ch. Schefer, Paris, E. Leroux, 1892 (*Publications de l'École des langues orientales vivantes*, 53).

<sup>20</sup> Voir par exemple J.-P. Paquier (sur le Pamir, 1876); P. Camena d'Almeida (sur la Caspienne, 1889); R. Gauthiot (sur la langue sogdienne, 1913).

région centre-asiatique. Les périodiques, tant scientifiques que littéraires, jouent dans ce processus un rôle considérable.

Les descriptions des premiers voyageurs donnent une image plutôt sombre de l'Asie centrale. Elles évoquent notamment les difficultés de la route et du climat, et, parfois, devenues des lieux communs favorables à l'attitude coloniale, la cruauté et la barbarie de la population.

Par la suite, les récits, paraissant au rythme des étapes du chemin de fer, deviennent plus optimistes. Mais la force des impressions faiblit aussi progressivement, alors qu'au départ avait dominé l'aspect émotionnel et l'enthousiasme, comme si tout s'était déjà produit et que tout était désormais trop connu.

Les auteurs se distinguent les uns des autres selon qu'ils sont des hommes ou des femmes: l'information brute l'emporte chez les premiers, tandis que chez les secondes domine le point de vue littéraire, avec une tendance à saisir l'inconnu sur le plan émotionnel. L'exemple du couple Ujfalvy est à cet égard très parlant: les cinq volumes très savants publiés par Charles-Eugène contrastent de manière tranchée avec le récit mondain de son épouse, qui dévoile de manière naïve les événements les plus prosaïques du travail scientifique de la mission, notamment dans le processus d'acquisition des antiquités ou les marchandages pour la prise des mesures anthropologiques et des photographies de personnes dévêtues<sup>21</sup>.

Les travaux scientifiques des voyageurs sont de qualité variable: à côté d'études sérieuses encore utilisées de nos jours, on trouve des descriptions plus légères ou littéraires. Les types de documents sont eux aussi très variés: en dehors des publications – monographies, articles, rapports, communications dans des bulletins de sociétés savantes, articles de vulgarisation scientifique et brefs articles d'information –, les données sont aussi constituées d'archives, souvent inédites; il s'agit essentiellement de correspondances officielles ou privées, de projets de recherche ou de documentation scientifique. Enfin, on trouve des catalogues de collections privées ou d'expositions décrivant des objets d'artisanat et d'art originaires de la région, des collections naturelles ou de riches fonds photographiques.

On commence à voir au Turkestan une copie déformée de la situation en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle quand, à la suite de la mode inaugurée par les jeunes lords britanniques soucieux de perfectionner leur éducation en Europe méditerranéenne, les récits de voyages deviennent très en vogue et sont pratiqués par tous. Ces écrits, qui se ressemblent de manière parfois frappante – car au XIX<sup>e</sup> siècle le pillage dans le monde littéraire n'est pas rare –, forment ou uniformisent la perception des contrées récemment redécouvertes par l'Européen cultivé et servent de base à l'intérêt général pour cette région. De plus, elles permettent d'apprécier l'intensité du choc culturel provoqué par le contact entre les deux mondes. L'édition des descriptions de voyages antiques et médiévaux ajoutera encore à la curiosité pour la région<sup>22</sup>, ainsi que de brillantes mystifications.

<sup>21</sup> M. de Ujfalvy-Bourdon, *De Paris à Samarcande*, Paris, Hachette, 1880, p. 121-122. Voir aussi sur l'acquisition des antiquités p. 130, 180, 210, 316 ; sur les mesures anthropologiques p. 229, 321.

<sup>22</sup> Pour les analyses des récits des anciens voyageurs en Orient, voir N. Severtzow, "Études de géographie historique sur les anciens itinéraires à travers le Pamir. Ptolémée, Hiuen-tsang, Song-Yuen, Marco Polo", *Bull. Soc. Géo.*, 7<sup>e</sup> série, t. 11, 1890, p. 417-467; L. Jalabert, "Les premiers Explorateurs Jésuites de l'Asie Centrale", *Revue d'Histoire des Missions*, seconde année, 1925, p. 529-539; "La conquête du Monde musulman", *RMM*, t. 16, 1911. Voir également les publications de Plan Carpin et de Rubrouck par la *Société de Géographie* et l'ouvrage récapitulatif de Samuel Purchas, éd., *Hakluytus Posthumus or Purchas His Pilgrimes Contayning a History of the World in Sea Voyages and Land Travells by Englishmen and others*, 20 vols., Glasgow, J. MacLehose and Sons, 1905-1907.



Donc, en trente ans, cette littérature scientifique et de vulgarisation constitue un ensemble qui touche toutes les disciplines et constitue le fondement de l'orientalisme occidental. Sans analyser les ouvrages littéraires ou de vulgarisation, on distingue en une logique décroissante, plusieurs sujets-phares.

Les bulletins des Sociétés de Géographie de tous les pays d'Europe constituent dans la seconde moitié du XIXe siècle une source d'information essentielle sur les découvertes scientifiques du Turkestan. On y publie les résultats des recherches scientifiques, des documents originaux, des souvenirs de voyages, des traductions, des comptes rendus, des statistiques, des procès-verbaux, de la correspondance, des nouvelles géographiques et des bibliographies. Et tout cela donne une image assez claire de l'état des recherches en géographie qui reste au cours de tout le XIXe siècle le thème majeur des recherches scientifiques. Le discours géographique se concentre sur les bassins de l'Amou-Daria, de l'Ouzboj, du Heri-Roud, qui apporte des précisions sur les caractéristiques géographiques de la région entre Kaboul et la Perse, Hérat et Merv et analyse les systèmes montagneux du Pamir. On s'intéresse aux sables du Kara-Koum, au l'Ass et à la sylviculture. On élabore des projets d'irrigation et d'implantation agricole sur les terres qui ont été autrefois celles de la Bactriane, de la Sogdiane, de la Margiane et des Parthes.

A côté de ces études de la géographie traditionnelle, la "géographie nouvelle" fait son apparition pour étudier l'homme dans son cadre de vie et son milieu climatique, géographique et géologique, considérés comme des facteurs déterminants, car ni l'anthropologie, ni la sociologie, ni l'histoire ne sont plus crédibles selon ces idées sans la géographie. En effet, selon elle, l'homme avec son mode de vie, ses habitudes, ses qualités morales et ses caractéristiques physiques dépend directement de l'environnement géographique et climatique et de leurs changements<sup>23</sup>. Sur la base de la théorie de la détermination de l'histoire humaine par l'environnement naturel, sont élaborés les principes d'une nouvelle science: l'anthropo-géographie, à côté de laquelle l'"ancienne anthropologie" n'est pas perdante non plus.

Le "problème aryen" a constitué dans le dernier tiers du XIXe siècle un autre grand thème des publications consacrées à l'Asie centrale. Il ne concerne pas seulement les Aryens ou Indo-Aryens, partie des tribus indo-européennes qui, comme on le sait aujourd'hui, est arrivée en Inde par le nord dans la seconde moitié du IIe millénaire avant notre ère, probablement à partir des steppes situées entre la mer Noire et la Caspienne, mais une communauté linguistique plus large qui présente des traits de ressemblance: les "Aryens" pris dans un sens politique (sous-entendu à l'époque) supérieurs aux autres. Pour désigner les Indo-Européens au XIXe siècle, les pays anglo-saxons et francophones utilisent le terme "Indo-Aryens" ou "Indo-Européens", par opposition au terme "Indo-Germaniques" dans les pays de langue allemande. Ayant déduit l'existence d'une langue et d'une culture commune aux Indo-Européens à une date ancienne, les spécialistes occidentaux et russes veulent localiser ce foyer familial sur le plan géographique<sup>24</sup> et définir le type physique aryen, prétendant de leurs ancêtres et – selon eux – porteur des plus hautes valeurs de l'humanité<sup>25</sup>.

<sup>23</sup> E. Huntington, *The pulse of Asia: a journey in Central Asia*, illustrating the geographic basis of history, Boston and New York, Houghton, Mifflin & Co., 1907.

<sup>24</sup> Le "berceau aryen" a été situé au tournant des siècles soit au nord du Turkestan entre les montagnes de l'Ala-Taou et le lac Balkhach, soit en amont de l'Oxus, ou encore en Europe de l'Est ou en Lituanie.

<sup>25</sup> Voir les débats naturalistes (R. Virchow, A. de Quatrefages, E.T. Hamy, etc.), philosophiques (K. Penka, G. Sergi, G. Vacher de Lapouge, etc.) et, surtout, linguistiques et archéologiques (G. de Rialle, Hovelacque, H. Martin, Sophus Müller, Paul Kretschmer, Theodor Poesche, Salomon Reinach, Paul

Bien qu'il ait provoqué par la suite une multitude de spéculations politiques très éloignées de la science sur les races humaines<sup>26</sup>, le "problème aryen" ne résume pas à lui seul toutes les recherches anthropologiques qui débutent au XIXe siècle et qui constituent un des sujets-phares au Turkestan<sup>27</sup>. Il ne faut en effet pas oublier non plus que les théories de l'évolutionnisme, sorte de religion laïque à la base de toutes les constructions intellectuelles de l'époque, a beaucoup participé à la formation du système du colonialisme.

L'histoire du Turkestan russe a tenu une place marginale, même si ce domaine couvre une large période, tant à partir des travaux des Anciens, fruits des premiers contacts entre l'Europe et l'Asie (d'Hérodote aux historiens d'Alexandre et à Claude Ptolémée), que des relations de voyageurs qui ont parcouru la région entre le XIIIe-XVIe siècles (notamment, Jean de Plan Carpin, Guillaume de Rubrouck, les frères Polo, Ruy Gonzales de Clavijo, Johan Schiltberger et Anthony Jenkinson).

Dès le XVIe siècle, le Turkestan ne fait que des apparitions sporadiques chez les érudits occidentaux. Ainsi, dans sa *Bibliothèque orientale*, Barthélémy d'Herbelot recourt en 1697 aux sources chinoises pour éclaircir la période antique du Turkestan. Trois décennies plus tard, ces données sont complétées par Claude de Visdelou, Jean-Foi Vaillant et Louis du Four de Longuerue. Les campagnes d'Alexandre le Grand en Asie centrale et l'histoire du royaume grec de Bactriane, alors légendaire, ne deviennent toutefois l'objet unique d'une recherche qu'à partir de la publication en 1738, de l'*Historia regni Grōcorum Bactriani* par l'académicien russe Gottlieb Siegfried Bayer. En 1835-1847 l'inscription de Darius Ier à Behistoun qui énumère les régions de l'Asie centrale achéménide vers la fin du VIe siècle av. J.-C. est déchiffrée par Henry Creswicke Rawlinson. Enfin, trois volumes de *Recueils des témoignages sur les peuples de l'Asie centrale dans l'antiquité* paraissent en 1851 sous la plume de Nikita Bitchourin (connu aussi sous le nom de Iakinf, "Jacinthe"), avec le recensement des données du IIe s. av. n.è. au Xe s. de n.è.

Dans ces publications le Turkestan est encore inséparable de l'Orient dit classique, avant la découverte des autres témoignages littéraires comme ceux des sources chinoises, bactriennes, sogdiennes ou tokhariennes.

Dès le milieu du XIXe siècle les études historiques portent davantage sur des sujets philologiques et numismatiques plus facilement réalisables en Europe grâce aux collections centre-asiatiques qui sont exportées massivement en Occident dès les années 1880, moment où se forme le marché des antiquités au Turkestan<sup>28</sup>.

Topinard, Charles-Eugène Ujfalvy, etc.). A. Orsucci, "Ariani, indogermani, stirpi mediterranee: aspetti del dibattito sulle razze europee (1870-1914)", *Chronos*, 1998, 3.

<sup>26</sup> Dans la première moitié du XXe s., la "théorie aryenne" est politisée à l'extrême par les nationaux-socialistes qui la prennent pour base de leur législation antisémite dans les lois de Nuremberg (1935). Après la Seconde Guerre mondiale le terme "aryens" a cessé d'être utilisé pour désigner l'ensemble de la famille linguistique indo-européenne: L. Poliakov, *Le mythe aryen, essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, [Paris], Calmann-Lévy, [1971]; M. Laruelle, *Le mythe aryen en Russie au XIXe siècle. La création d'une cosmogonie nationale, entre science et idéologie*, thèse, INALCO, 2002.

<sup>27</sup> G. de Rialle, "Instructions anthropologiques pour l'Asie centrale", *Bull. Soc. d'Anthropologie*, tome 9e, 2e série, 1874 [séance du 4 juin 1874], p. 417-463.

<sup>28</sup> On peut mentionner les collections suivantes disponibles aujourd'hui en Occident: Henri Moser, au Musée historique de Berne; Ole Olufsen, au Musée National de Copenhague; Carl Gustaf Emil Mannerheim, au Museum of Cultures à Helsinki; Willy Rickmer Rickmers, au Musée ethnographique à Berlin; H. Krafft au \_ Musée-Hôtel Le Vergeur à Reims. Quelques objets des collections de Charles-Eugène Ujfalvy, d'Henry-René d'Allemagne, d'Édouard Blanc et d'E. Hindamian, se trouvent au Musée des Beaux-Arts de Lyon, au Louvre et au Musée ethnographique de l'Université Bordeaux 2. Le Département Asie du laboratoire d'ethnologie du Musée de l'Homme possède entre autres des collections de Ch. Ujfalvy, du baron de Baye, de Paul Labbé, de Mourier et de J. Martin couvrant la période 1880-

En général, on peut dire que les sujets les plus populaires sur lesquels se sont concentrées les discussions scientifiques au tournant des XIXe-XXe siècles ont été l'histoire d'Alexandre le Grand en Asie centrale et les questions de géographie historique liées à ce sujet, la localisation de la pré-patrie des "Aryens", l'étude des langues "indo-aryennes" et des groupes ethniques dits leurs porteurs, l'histoire de l'islam et sa théologie, l'étude des monuments architecturaux de l'époque musulmane et la reconstitution des généalogies des gouverneurs de l'Asie centrale d'après les données numismatiques et épigraphiques. Ces sujets ont appartenu plutôt à l'orientalisme qu'à l'archéologie qui a été considérée comme une science auxiliaire par rapport à l'histoire et à la philologie.

#### 4. LES ARCHÉOLOGUES ETRANGERS AU TURKESTAN RUSSE

Malgré la complexité de la situation et la rencontre de difficultés diverses, un certain nombre d'archéologues étrangers ont pu effectuer quelques travaux au Turkestan russe grâce aux autorisations [*Otkrytyj list*] de la Commission Archéologique Impériale russe.

En 1873 déjà, un diplomate américain, Eugène Schuyler, entame un voyage que son goût très vif pour l'archéologie et la numismatique avait poussé à préparer solidement sur les conseils de savants russes.

Un des premiers savants, le Français d'origine hongroise Charles-Eugène Ujfalvy, a conduit en Asie centrale la première mission officielle scientifique française spécialement orientée vers le Turkestan. Bien que ses intérêts essentiels se soient concentrés sur la problématique anthropologiques et ethnologiques, il a effectué aux cours de trois missions successives (1876-1877, 1879, 1881) plusieurs fouilles superficielles comme l'analyse des ruines de la forteresse de Djankent (Yangikent, près de Kazalinsk), la visite et des fouilles au mausolée *Hodja Ahmad Yassawi* dans la ville de Turkestan, une reconnaissance du site d'Ak-Tepe, non loin de Marguilan, une sélection de matériaux archéologiques provenant de la surface du site de Pendjikent, des fouilles à Afrasiab/Samarkand).

Par la suite les Français sont parmi les étrangers les plus nombreux à avoir étudié les aspects archéologiques de la région, sans doute grâce à la situation géopolitique favorable à la France à l'égard de la Russie. Gabriel Bonvalot lors d'une troisième mission en 1886 a réussi à faire quelques fouilles à Termez et laissé quelques observations sur les antiquités de la province du Surkhan-darya. Aux cours de ses

---

1986. Mais la collection sans doute la plus célèbre est celle du trésor de l'Oxus au British Museum (sans parler des collections de l'art islamique de l'Asie centrale). À cette collection fabuleuse peuvent être comparées les collections réunies par Mark Aurel Stein (British Museum), significatives pour le Turkestan chinois. Parmi les autres ensembles d'objets centre-asiatiques figurent la collection de bijoux de Gottfried Merzbacher, actuellement déposée au *Museum für Völkerkunde* de Munich; la collection d'objets turkmènes du *Museum für Völkerkunde* de Leipzig; quelques objets provenant des fouilles de Raphaël Pumpelly au *Museum für Völkerkunde* à Berlin; la collection d'artisanat centre-asiatique que Fredrick Robert Martin et Carl-Johan Lamm ont réunie pour le *Medelhavsmuseet* à Stockholm; quelques carreaux de céramiques architecturales à l'*Albert and Victoria Museum* à Londres; des céramiques et autres objets au Département des Antiquités islamiques au Louvre; la collection ethnographique d' \_ Schuyler. A côté des collections ethnographiques et archéologiques figurent également des collections de manuscrits, comme celle d'Elkan Nathan Adler, notamment, actuellement déposée au Jewish Theological Seminary à New-York, et celle de la Bibliothèque nationale de France (P. Aubry, J.-A. Decourdemanche, E. Blanc, Ch.A.M. d'Ollone, Silvestre de Sasy-E. Quatremère). Pour l'histoire des collections au Turkestan russe voir : S. Gorshenina, *Private Collections of Russian Turkestan in the 2nd Half of the 19th and Early 20th Century*, ANOR-15, Klaus Schwarz Verlag, Berlin, 2003, 206 p.

nombreux voyages en Asie centrale (1890-1892, 1894-1895) Édouard Blanc a réuni de nombreuses observations archéologiques et effectué des fouilles à Samarkand et à Merv. A Tokmak, Pechkek (Bichkek) et Vernij (Vierny, Alma-Ata) il a également réuni une collection de crânes nestoriens en pensant à tort que les Nestoriens ont jadis représenté une "race", disparue depuis lors. Léon de Beylié a laissé en 1888 quelques brèves observations archéologiques bien moins intéressantes que les recherches archéologiques qu'il entreprendra au Cambodge (1890-1892) et en Algérie, ainsi que les observations qu'il fera en 1907 lors d'un voyage en Birmanie, en Inde, en Mésopotamie et au Kurdistan. Les recherches archéologiques de Jean Chaffanjon (1894-1895) ont touché plusieurs sites très importants pour le développement futur de l'archéologie, notamment à Merv, à Afrasiab (Samarkand), à Pajkend où il travailla plus de deux mois et dont il tira un plan topographique, et les ruines d'Akyr-Tach qu'il a été l'un des premiers savants à décrire et a en tirer un plan exact. Les travaux plus importants dans le temps et sur le point de vue des territoires parcourus sont ceux de Joseph-Antoine Castagné, qui a vécu en Russie de 1912 à 1921 et effectué de nombreuses observations et fouilles dans la province d'Orenbourg et au Turkestan. Lorsque l'on examine les résultats des prospections qu'il a menées en quatre années seulement, de 1913 à 1916, on ne peut que constater la pertinence de ses intuitions: les quatre principaux sites urbains qu'il a recommandé particulièrement à l'attention des archéologues, à savoir Akhsikent, Shahrukhyya, Kanka et Erkurgan près de Karshi ("Xenippa" des sources gréco-romaines), Oura-Tioubé (identifiée par lui comme Cyropolis, contre l'opinion de Barthold), ont tous fait l'objet depuis les années 70 de fouilles importantes et fructueuses dans le cadre des activités de l'Institut d'Archéologie de l'Académie des Sciences de l'Ouzbékistan.

Les recherches archéologiques ont également fait partie des programmes d'études de nombreuses missions finnoises menées entre 1890 et 1913 par des chercheurs qui ont été souvent des membres de la Société russe Impériale de Géographie: O. Donner, K. Munsk (1890-1900); A. Heikel (1898-1899); "K.R.G. Stal' fon Golshteïn", "K.K. fon Menzenkampff", "E.M. Volf" (1912-1913). Un important travail archéologique a été effectué par Otto Donner et K. Munsk lors de plusieurs expéditions entre 1890 et 1900, au cours desquelles des monuments des anciens Turcs ont été découverts à Aulie Ata et à Verny. A la même époque, Alex Heikel fournissait des résultats comparables lors d'une mission archéologique qu'il dirigea dans la vallée du Talas en 1898, pendant laquelle il dégaga des kourganes de nomades; en 1899 il s'était engagé dans des recherches archéologiques, historiques et géographiques dans l'arrondissement situé au nord de Tachkent. Tous trois – Donner, Munsk et Heikel – ont en outre participé au déchiffrement des inscriptions des anciens Turcs découvertes en 1889 sur l'Orkhon par Nicolaj Jadrincev.

En 1899, lors d'une deuxième mission pluridisciplinaire aux Pamirs, le Danois Ole Olufsen s'est borné à quelques observations archéologiques. Depuis un premier voyage au Turkestan en 1892-1893, le célèbre voyageur suédois Sven Hedin a passé plusieurs fois par le Pamir où il a étudié les anciens systèmes de fortifications. Son apport à l'archéologie du Turkestan russe n'est cependant pas comparable à celui de ses travaux dans la Haute-Asie et au Turkestan chinois.

Une des découvertes les plus importantes faites par des étrangers au Turkestan a été le site préhistorique d'Anau, étudié par Raphael Pumpelly avec l'aide d'un Italien, Giuseppe Sergi et d'autres spécialistes, qui, malgré quelques conclusions erronées, purent mettre en valeur une des premières civilisations de l'Asie centrale (1903-1904).



## 5. LES RAPPORTS ENTRE ARCHÉOLOGUES RUSSES ET ÉTRANGERS

Il est difficile de comparer les travaux accomplis par les étrangers et par les Russes. Les premiers étaient des missionnaires individuels qui ont tenté d'effectuer des études sur le territoire de la puissance russe, parfois dans l'hostilité, alors que les seconds, nombreux, étaient des représentants issus des structures étatiques qui, sur ordre impérial, encourageaient la connaissance scientifique des colonies russes dans le but de fortifier le pouvoir central. Les particularités de la situation géopolitique de l'époque, lors de l'intégration d'une partie de l'Asie centrale dans l'Empire russe et de l'établissement du protectorat russe sur le reste des territoires, ont conduit pratiquement à un monopole russe de l'exploration archéologique de la région. Pour cette raison les chercheurs occidentaux, dont la durée de séjour et la possibilité même de séjourner au Turkestan dépendaient directement de la bonne volonté de l'administration russe, ont fourni une information souvent fragmentaire. Leurs notes comportent de nombreuses imprécisions concernant la chronologie, la toponymie et l'onomastique et se rattachent plutôt au genre de la description littéraire du "voyage en Orient". Mais les publications russes n'ont guère dépassé en qualité celle des archéologues occidentaux: la Russie, qui accordait une priorité incontestable à l'étude des sites de son territoire le plus proche, a au début manqué de véritables spécialistes dans le domaine de l'archéologie centre-asiatique. En revanche, les publications deviennent nettement plus nombreuses, en particulier à partir de 1868, date du rattachement du district de Samarkand au Gouvernorat du Turkestan. Cependant, bien qu'elles aient contenu des descriptions parfois assez précises des monuments de Samarkand, y compris d'Afrasiab, les premières descriptions un tant soit peu détaillées faites par des orientalistes, géologues, naturalistes et explorateurs russes, ne mettent pas particulièrement en relief les problèmes archéologiques<sup>29</sup>.

Malgré la tension des relations dues à des sentiments de concurrence, les méthodes des premiers archéologues russes et étrangers sont parfaitement comparables, comme on le voit par exemple pour les premières fouilles archéologiques sur le site d'Afrasiab à Samarkand<sup>30</sup>.

## 6. LES PREMIÈRES FOUILLES A AFRASIAB

La première étape de l'étude d'Afrasiab, qui comprend des fouilles officiellement sanctionnées par le gouvernement russe, résulte de la construction, en travers du site, de la route Samarkand-Tachkent, qui entraîne de nombreuses découvertes, et de l'inondation en objets antiques de toutes sortes du marché des antiquités du Turkestan. En 1873, le chef de la région du Zarafshan, le général-major A.K. Abramov, envoie le chef du district de Samarkand, le major Borzenkov, en mission à Afrasiab pour des fouilles archéologiques. En 1883, sur l'ordre du général-gouverneur, M.G. Chernjaev, des fouilles sont entreprises par un fonctionnaire préposé aux missions spéciales, V.V. Krestovskij (connu par ailleurs comme écrivain). Une troisième campagne de fouilles est liée au nom de N.I. Veselovskij, envoyé au Turkestan par la Commission

<sup>29</sup> La mission des ingénieurs des mines K. F. Butenev et F. Bogoslovskij avec la participation du naturaliste A. Leman, de l'orientaliste N.V. Khanykov et du topographe Jakovlev (1841); les expéditions de A. P. Fedchenko (1869-1870), l'expédition de V.V. Radlov (1869), l'expédition de I. V. Mushketov (années 70), etc.

<sup>30</sup> S. Gorshenina, "Premiers pas des archéologues russes et français dans le Turkestan russe (1870-1890): méthodes de recherche et destin des collections", *Cahiers du Monde Russe*, 40 (3) juillet-septembre 1999, p. 365-384.

archéologique de Saint-Petersbourg en 1884 (il a fait une autre campagne, moins importante, en 1895).

A ces études archéologiques de longue durée menées par la Russie, seules peuvent se comparer, par leur caractère et leur durée à la même époque, les recherches du Français Jean Chaffanjon (1894-1895). N'ayant pas eu la possibilité de mener des travaux de longue durée sur place, d'autres chercheurs occidentaux se sont limités à de brèves descriptions de monuments, rédigées au fil du voyage, ou à des fouilles superficielles d'un jour, menées un peu au hasard, comme cela a été le cas pour Edouard Blanc (1893) et Charles-Eugène Ujfalvy (1879-1880)<sup>31</sup>.

Si les bases de départ différaient, les méthodes de recherche archéologiques comportaient beaucoup de pratiques communes, conditionnées par la problématique dominante du moment et le manque de perfectionnement des principes mêmes qui régissaient les recherches archéologiques.

Le souci principal de cette époque ne portait pas sur la mise en lumière de la structure urbanistique de la ville ancienne et les étapes de sa formation, mais sur la découverte d'œuvres d'art sensationnelles, confirmant l'existence dans la région de civilisations anciennes. C'est pourquoi l'attention se concentrait surtout sur les endroits où la probabilité de découvertes intéressantes était la plus forte. On accordait la priorité à la partie centrale, la plus élevée, de la ville ancienne. V.A. Shishkin, s'appuyant sur sa longue expérience de travail à Afrasiab et sur les descriptions de M. Rostislavov<sup>32</sup>, écrivait que: "apparemment Borzenkov avait mené des fouilles à l'extrémité nord de la ville ancienne, peut-être dans la zone de la citadelle, là où les ondulations du sol sont les plus importantes"<sup>33</sup>. Les travaux de Chaffanjon se concentrèrent essentiellement sur la citadelle. Ceux de V.V. Krestovskij s'étendirent à une butte à proximité de la route Samarkand-Tachkent, alors que N.I. Veselovskij avait reçu de la Commission archéologique de Saint-Petersbourg la consigne de "se limiter à la fouille d'une seule partie de la ville ancienne, par exemple la citadelle, le palais ou la portion du site qui, après plus ample connaissance du milieu, semblerait présenter un intérêt particulier"<sup>34</sup>. L'approche était la même que celle des archéologues français qui ont travaillé dans d'autres régions de l'Asie centrale (Henri de Morgan à Suse et Alfred Foucher en Afghanistan)<sup>35</sup>. Elle reposait sur la conviction que c'était justement dans la citadelle que l'on pouvait trouver les objets les plus intéressants, susceptibles de fournir une clé pour la compréhension des cités anciennes; on n'avait nullement conscience à l'époque que la citadelle représentait le secteur de fouille le plus complexe et le moins prometteur de succès rapides.

<sup>31</sup> Ch.-E. De Ujfalvy de Mezö-Kövesd, *Le Syr-Daria. Le Zérafchane. Le pays des sept-rivières et la Sibérie occidentale*, Paris, ed. Ernest Leroux, 1887, p. 81 ; E. Blanc, "Notes de voyage en Asie centrale. Samarcande", *Revue des Deux Mondes*, 115, 1893, p. 827.

<sup>32</sup> M. Rostislavov, "Ob arheologicheskij izyskanijah v Zeravshanskom okruge", [Au sujet de recherches archéologiques dans la région de Zerafshan], *Turkestanskije vedomosti*, 27, 1875, réimpression : *Protokoly Turkestanskogo Krujka ljubitelej arheologii* [Tachkent], 3, 1897-1898, pp. 144, 149.

<sup>33</sup> V.A. Shishkin, "K istorii arheologicheskogo izuchenija Samarkanda i ego okrestnostej" [Contribution à l'histoire de l'étude archéologique de Samarkand et de ses environs], in *Afrasiab*, Tachkent, Fan, 1969, 1, p. 11.

<sup>34</sup> Citation d'après V.A. Shishkin, *loc. cit.*, p. 25.

<sup>35</sup> F. Olivier-Utard, *Politique et archéologie. Histoire de la délégation archéologique française en Afghanistan (1922-1982)*, Paris, Ministère des Affaires Étrangères, Ed. Recherches sur les civilisations, 1997, p. 72. Voir aussi le compte-rendu critique de F. Grenet dans *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, 62, 1999/1, pp. 159-160.

Les méthodes de fouille n'étaient pas très variées ni très élaborées. On entreprenait les travaux "en creusant deux corridors en croix", sans la moindre notation des plans et des coupes et sans tenir de journal des observations (Borzenkov)<sup>36</sup>; ou bien on creusait une tranchée assez large (plus de trois mètres) qui était elle-même coupée de tranchées transversales plus étroites (Krestovskij). Il faut dire que V.V. Krestovskij, qui, à la différence de tous les autres, avait soigneusement noté toutes les étapes du travail<sup>37</sup>, en vint par la suite à la conclusion qu'il était indispensable de mener les fouilles du chantier couches par couches et il en fixa le nombre à dix.

Pour sa part, N.I. Veselovskij avait reçu, dès le début des travaux, des indications précises de la Commission archéologique sur la nécessité de procéder à la fouille du site par couches. Cependant sa méthode représente un retour en arrière par rapport à celle de V. V. Krestovskij. Il refusa de procéder à la fouille par couches et en un seul point du site, décidant "de parcourir tout Afrasiab, pour choisir ensuite les endroits les plus intéressants [...]"<sup>38</sup>. En quatre mois il pratiqua 109 fouilles.

Mais la figure la plus détestable de la première période d'exploration d'Afrasiab, si l'on en croit la tradition archéologique soviétique<sup>39</sup>, est celle du Français Jean Chaffanjon, dont les travaux sont considérés par elle comme l'exemple même de l'incompétence scientifique et du dilettantisme. C'est à lui que sont attribués les plus grands dommages causés à la ville ancienne pendant toute la durée de son exploration car, selon l'opinion reçue dans les milieux scientifiques, Chaffanjon étudia "la citadelle en utilisant (pour accélérer les travaux de terrassement) la technique militaire de l'époque. A sa demande on lui détacha des sapeurs de la garnison de Samarkand qui, sur ses indications, posèrent une galerie de mines dans la couche profonde de la citadelle, y mirent de la poudre, provoquèrent une explosion et rassemblèrent ensuite les objets projetés des profondeurs de la couche culturelle vers la surface, principalement des tessons de céramique..."<sup>40</sup>.

Chaffanjon lui-même, le premier des chercheurs français à avoir reçu du gouvernement russe une autorisation spéciale pour mener des fouilles, décrit assez précisément dans son compte rendu la méthode choisie: "Ayant été autorisé à faire des fouilles sur l'emplacement d'Aphrasiab, j'ai procédé d'abord méthodiquement, mais les résultats furent si peu satisfaisants, que j'entrepris de faire des galeries un peu au hasard, espérant trouver un point favorable pour des fouilles réglées"<sup>41</sup> (cf. les méthodes de N.I. Veselovskij). L'utilisation de la dynamite est passée sous silence par l'archéologue français; en ce qui concerne les galeries "percées au hasard", traversant le site au petit bonheur, on peut établir une analogie — pour donner un exemple hors du site d'Afrasiab — avec la fameuse tranchée de A.V. Komarov dans la ville ancienne de Merv ou bien avec les recherches archéologiques de L.A. Zimin sur le site de Pajkend,

<sup>36</sup> M. Rostislavov, *loc. cit.*

<sup>37</sup> V. Krestovskij, "Samarkandskie raskopki 1883 g." [Les fouilles de Samarkand en 1883], *Sankt-Peterburgskie vedomosti*, 32, 34, 35, 36, 37, 1984. Cf. également au sujet de ses fouilles *Turkestanские vedomosti*, 42, 1883; 1, 1884; *Syn Otechestva*, 288, 1883; *Novoe vremja*, 2741, 1883.

<sup>38</sup> V.A. Shishkin, *loc. cit.*, p. 27.

<sup>39</sup> M.E. Masson, "Kratkij ocherk istorii izuchenija Srednej Azii v arheologicheskom otnoshenii" [Court traité d'histoire de l'étude de l'Asie Centrale d'un point de vue archéologique], *Trudy Sredneaziatskogo gosudarstvennogo universiteta. Novaja serija* [Tachkent], 80, 12, 1956, p. 12; idem., "K probleme istoricheskoi topografii sredneaziatskih gorodov" [Le problème de la topographie historique des villes d'Asie Centrale], *Kul'tura Turkmenii v srednie veka. Trudy JUTAKE* [Ashkhabad], 17, 1980, p. 102; V.A. Shishkin, *loc. cit.*, p. 38.

<sup>40</sup> M.E. Masson, "K probleme...", *loc. cit.*, p. 102.

<sup>41</sup> J. Chaffanjon, *loc. cit.*, pp. 57-58.

sans même mentionner le fait que ce principe, à savoir le sondage partiel à l'aide de coupes, est utilisé avec succès encore de nos jours.

Le premier chercheur russe à faire le lien entre Samarkand et la ville grecque de Marakanda fut V.V. Krestovskij (en fait l'identification avait déjà été faite auparavant par l'érudition occidentale; elle est notamment rapportée par le voyageur américain, Eugene Schuyler<sup>42</sup>). Krestovskij toutefois la localisa de façon erronée, en direction de l'ouest et du sud-ouest de la ville des Timourides "où il semblerait que l'on trouve des objets d'origine grecque"<sup>43</sup>. N.I. Veselovskij, analysant les renseignements historiques concernant Samarkand et ses propres découvertes sur place, émit l'hypothèse que la Marakanda de l'époque d'Alexandre devait se trouver précisément sur l'emplacement d'Afrasiab. Il datait l'abandon d'Afrasiab de l'année 1220, date de la destruction de Samarkand par Gengis Khan. Quant à dater l'apparition d'une ville à l'emplacement d'Afrasiab, Veselovskij estime que c'est la tâche des archéologues du futur<sup>44</sup>. Chaffanjon, lui, se borne à noter que "[...] cette ville avait été détruite et rebâtie plusieurs fois; à chaque pas on rencontre trois et même quatre modes différents de construction ou superposition. D'ailleurs, la diversité des objets qu'on y rencontre, leur style et leur origine montrent que des peuples divers et d'origines distinctes ont vécu à Afrasiab"<sup>45</sup>. Edouard Blanc est tout aussi prudent dans ses propos, il écrit que "apparemment des vestiges de la vieille ville de Marakanda mentionnée par les historiens grecs" se trouvent à Afrasiab où est situé le tombeau de Danijar (le prophète Daniel)<sup>46</sup>.

Pour tous les archéologues qui ont fait des fouilles à Afrasiab dans les années 1870-1890, c'était la première expérience de travail archéologique sur un site d'Asie centrale, excepté pour Chaffanjon qui avait déjà travaillé sur le site de Pajkend. Cela explique l'imperfection des méthodes qui risquait d'entraîner des interprétations erronées: on voulut à toute force identifier les différentes couches mises au jour (dont la plus profonde ne pouvait pas être antérieure au Moyen Âge) avec toutes les périodes d'existence de la ville depuis Alexandre<sup>47</sup>; l'absence de découvertes éclatantes fit considérer comme de peu d'intérêt les recherches ultérieures sur le site; la recherche systématique des sources étrangères à l'Asie centrale (sources grecques, sassanides, chinoises) pour les objets d'art trouvés sur le site détourna l'analyse du contexte local de l'Asie centrale sur lequel ils étaient apparus.

Cependant, ces premiers travaux archéologiques mirent en évidence toute la complexité de ce site aux multiples strates, ils attirèrent sur Afrasiab l'attention active des générations suivantes de savants et contraignirent à une approche plus sérieuse des fouilles archéologiques.

<sup>42</sup> E. Schuyler, *Turkistan : Notes of a journey in Russian Turkistan, Khokand, Bukhara and Kuldja*, Londres, 1876.

<sup>43</sup> V.V. Krestovskij, *V gostjah u Emira Buharskogo* (En visite chez l'émir de Boukhara), Saint-Pétersbourg, 1887, p. 41.

<sup>44</sup> N.I. Veselovskij, *Zapiski imperatorskogo Rossijskogo arheologi\_eskogo ob\_\_estva*, 2, 1887, p. XCVII.

<sup>45</sup> J. Chaffanjon, *loc. cit.*, p. 57-58.

<sup>46</sup> E. Blanc, *loc. cit.*, p. 827.

<sup>47</sup> Ainsi, V.V. Krestovskij avait considéré comme gréco-bactriennes des couches appartenant au Moyen Âge, non antérieures au XI<sup>e</sup> siècle.



## 7. CONCLUSION

Au contraire de l'idée de départ de cette étude sur la "non-archéologie" occidentale au Turkestan russe, les témoignages exposés ci-dessus montrent cependant que l'on ne peut exclure, avant 1917, une certaine présence occidentale dans l'archéologie de la région. Malgré les restrictions administratives, la colonie russe s'est montrée ouverte aux étrangers. Les interdictions d'effectuer des fouilles archéologiques ont tout d'abord été promulguées pour se prémunir des pillages et des travaux clandestins, mais n'ont pas été absolues, car, comme leurs collègues russes, des scientifiques occidentaux ont reçu des autorisations officielles pour effectuer des recherches sur le terrain, y compris, parfois, avec l'aide de l'administration russe, pour procéder aux études, réunir des collections et les exporter. Bien qu'elle ait été loin d'être amicale, la coexistence entre Occidentaux et Russes n'a pas constitué un obstacle pour que les premiers puissent s'investir dans le domaine de l'archéologie.

D'autre part, il est vrai, l'archéologie centre-asiatique n'a pas connu, dans les grands centres universitaires en Occident, un développement accéléré comparable à celui qu'a connu l'archéologie de l'Égypte ou de la Mésopotamie, en raison de la place marginale de l'Asie centrale en général et de l'archéologie du Turkestan russe en particulier dans le discours scientifique occidental. Ce phénomène a été d'autant plus profond que la région n'a connu aucune découverte spectaculaire de trésors, à l'exception de celui de l'Oxus, analysé dans le contexte des grandes civilisations de l'Orient dit classique après avoir été découvert à la suite de son passage sur le marché des antiquités et non à l'occasion de fouilles. En outre, à la différence de la situation ultérieure, l'archéologie n'a apparemment joué aucun rôle comme instrument politique et n'a pas été attaché directement aux structures des Ministères des Affaires Étrangères.

Pourtant, la base de départ semble avoir été globalement bonne pour cette époque correspondant à la naissance de l'archéologie scientifique. Si une fermeture progressive du pays ne s'était pas produite après la Révolution de 1917, on aurait rencontré dans le domaine de l'archéologie de l'Asie centrale une autre configuration des forces scientifiques. Comme le conditionnel passé n'existe pas en histoire, on doit se limiter à constater que l'archéologie occidentale a stoppé son élan en plein dans ses premières démarches, avant de se retirer de l'Asie centrale russe pour près de 70 ans, jusqu'à sa réapparition après la chute de l'URSS.